

Ecrire le travail, par Mary Dorsan

« Raconter le travail », avec Mary Dorsan, Joseph Ponthus et Alexis Potschke. Mardi 12 mai, à 19 heures

Ecrire le travail pour le faire exister. D'abord tout simplement pour ça. Cette première explication peut paraître banale, mais on en est là. Il s'agit de faire exister la maladie psychique, ses symptômes, les comportements qu'elle engendre. Ses effets. Il s'agit de faire exister les soins. Alors ils sont décrits. Les soins sont essentiellement d'ordre relationnel. D'affirmer l'existence de l'équipe, de l'ensemble des personnes réunies au service des malades, des patients. De rappeler qu'il est question de symptômes psychiatriques graves, terriblement invalidants et difficiles à soigner. J'écris de la place où je me trouve : actuellement, un hôpital de jour (HDJ) psychiatrique de secteur.

Ecrire le travail aussi pour qu'il ne soit pas nié. Pour empêcher que l'effort et l'engagement de chacun soient ignorés ou méprisés, on en est là. Pour affirmer que la présence et l'écoute sont du travail. Que les soins longs sont incontournables.

Ecrire le travail pour faire apparaître en littérature ce qui est gommé sur le terrain, ou gommé du terrain par le discours gestionnaire, les politiques d'économie budgétaire : souligner que les décisions organisationnelles affectent des êtres humains. Au-delà des logiciels, au-delà des cases à cocher, il y a des hommes et des femmes, patients et professionnels du soin. Tous peuvent souffrir.

Ecrire très concrètement le travail, c'est opposer à un discours idéologique l'écriture de la fragilité humaine. Mettre sur le devant des personnes incertaines, tâtonnantes, mais absolument réelles.

Ecrire le travail, c'est surmonter la critique du franchissement ou le dilemme du dévoilement. C'est sortir de l'ombre, décider de montrer, de se montrer, accepter de raconter, de se raconter. Aussi dans notre laideur, notre violence.

Actuellement, à l'hôpital, le devoir de réserve annihile le travail auprès des plus démunis et des plus vulnérables. Nos existences liées. Nous, soignants,

sommes les témoins de grandes injustices. Nous sommes confrontés à la plus grande misère humaine. Nous assistons aux conséquences de l'austérité budgétaire, nous vivons leurs conséquences dans notre chair.

Cet hiver, en janvier, un matin, j'ai pris froid dans la pièce qu'on appelle pharmacie du service où je travaille. Le chauffage ne fonctionnait pas. Nous réclamions des réparations depuis l'hiver dernier, celles-ci n'ont pas été réalisées. J'ai sorti le thermomètre du réfrigérateur où sont conservés certains médicaments. A la pharmacie, il faisait 15 °C. A l'intérieur de cette pièce on demande aux patients de relever leur manche pour prendre leur tension, de baisser leur pantalon pour que l'on administre une injection. J'ai déplacé le thermomètre de pièces en bureaux. Dans le bureau de la cadre : 12 °C. A la cuisine, après la mise en chauffe des repas et après la mise en route du lave-vaisselle, le thermomètre affichait 13 °C.

Ecrire pour tenir

Des rapports officiels prônent le virage ambulatoire, mais je travaille en extrahospitalier, en ambulatoire ! Où il n'y a pas de « lits » mais des « places ». Pour les soins, il faudra toujours des espaces, des lieux, des bâtiments, c'est incontournable. Et on ne peut pas faire l'économie de leur entretien ! Nous-mêmes habitons quelque part ! *A room of our own* que nous aménageons plus ou moins agréablement, en tout cas, que nous chauffons !

Chez nous, nous disposons d'eau chaude. Pas les évier du réfectoire et de la pharmacie du HDJ : nous nous lavons les mains à l'eau froide...

Où logent les patients ? Toujours dans mon service, sur une file active de près de 40 patients, trois sont hébergés à l'hôtel dit social, le même hôtel social du quartier où est situé le HDJ. Ça coûte un pognon de dingue : l'Etat verse des aides... que récupère le propriétaire de cet hôtel...

Parlons concret.

J'écris le soir après le travail, le matin avant le travail, le week-end, pendant les vacances. Pas parce que je ne suis pas fatiguée – je le suis. Mais parce que je dois le faire pour tenir. Continuer, persévérer,



HÉLÈNE BAMBERGER/OPALE VIA LEEMAGE

MARY DORSAN est soignante en psychiatrie à l'hôpital et écrivaine. Elle a signé trois livres chez P.O.L., « Le présent infini s'arrête » (2015), « Une passion pour le Y » (2018) et « Rencontrer Darius » (2019).

recommencer impliquent l'écriture. Je refuse de devenir une personne aigrie. Ou résignée. Car la vie des plus fragiles dépend de la lutte de ceux qui ont la force de lutter. Les soignants qui se sont engagés dans une grève de la faim en 2018 à l'hôpital psychiatrique du Rouvray ont mis leur santé en danger pour défendre celle de leurs patients.

Dans mon service, les fenêtres tiennent avec du scotch.

Croyez-vous que nous disposions de suffisamment de masques chirurgicaux ou FFP2 afin de faire face au coronavirus ?

Cette vie, il s'agit de la chroniquer, de la narrer, d'en faire le récit, c'est mon devoir d'en témoigner. ■

Chercher l'inspiration, c'est prendre l'air, par Paolo Cognetti

Café-lecture. Mise en voix d'extraits de romans de Paolo Cognetti, Christian Garcin et Martin de la Soudière. Samedi 16 mai, à 14 heures

J'ignore s'il existe une bibliothèque avec une section « Écriture du paysage » quelque part, la mienne en tout cas en a une. Sur ses étagères, je conserve avec soin les carnets des voyageurs (Chatwin, Terzani, Tesson), les mémoires des lieux habités (Blixen, Hemingway), les observations du monde naturel (Thoreau, Rigoni Stern). Peu importe qu'il s'agisse de Paris ou de la taïga sibérienne, le paysage est ce qui nous entoure, ce qui est hors de nous : les grands écrivains sont capables de le rendre sur le vif, de construire une relation entre l'extérieur et leur personnalité, leur histoire, en se sondant eux-mêmes à travers l'âme d'un lieu (...). « *La ville ne répondit pas* » : c'est ainsi que se termine une vieille nouvelle d'Erri De Luca qui m'est très chère. Le regard interroge, le paysage répond ou reste muet ; l'écriture du paysage est la transcription de ce dialogue.

L'écriture du paysage

Et, en m'y essayant à mon tour [*au Népal, pour Sans jamais atteindre le sommet (Stock, 2019)*], il y a autre chose que j'ai découvert : je sens qu'elle soigne la claustrophobie du roman autant que le voyage me permet de m'évader de chez moi. Je veux dire qu'un roman aussi est une maison : c'est une maison qu'on habite pendant des années avec ses personnages, qui n'existent que pour nous, un genre de maison hantée en somme (...). Parfois, j'étouffe entre ces quatre murs, il faut que je sorte, que je marche, que je respire. Je crois que c'est ce que l'écriture du paysage représente pour moi, c'est un bol d'air, ce qui, à y regarder de près, n'est pas si éloigné de l'idée d'inspiration. Chercher l'inspiration, c'est prendre l'air ; sortir de chez soi inspire une écriture nouvelle.

En voyage, j'ai toujours un livre sur moi, quand ce n'est pas plusieurs, mais de préférence du même auteur. J'aime en faire mon compagnon de voyage. C'est un maître qui me montre les choses et m'apprend à les comprendre, mais il finit aussi par devenir mon ami intime. Cette fois, le livre n'était autre que *Le Léopard des neiges*, de Peter Matthiessen [*Gallimard, 1983*], un auteur peu connu en Italie mais incontournable pour les amateurs de *nature writing* américain, et tout simplement culte au Népal, où *Le Léopard des neiges* est en vitrine de toutes les librairies en diverses langues et éditions (aussi étrange que ça puisse paraître, Katmandou fourmille de librairies).

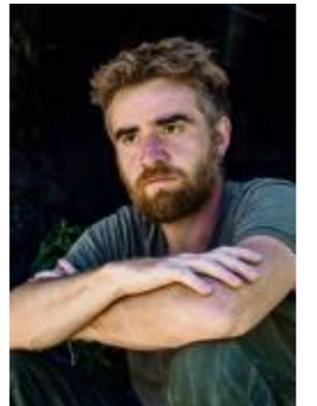
Le Népal est à Matthiessen ce que la Patagonie est à Chatwin : Peter y réalisa ce voyage existentiel à l'automne 1973, à l'âge de 46 ans, officiellement pour observer les moutons bleus de l'Himalaya et leur prédateur, le léopard, en réalité pour sortir d'une longue saison d'illusions et trouver ce qu'il y avait qui ne soit pas illusoire dans la montagne, la solitude, la marche, les monastères tibétains isolés. L'expédition tourna au « pèlerinage en Orient », pour reprendre le titre italien d'un livre d'Hermann Hesse [*Le Voyage en Orient,*

Calmann-Lévy, 1994] – l'un des premiers qui raconta cette tension vers l'Asie, et un bréviaire pour les pèlerins qui, comme moi, viendraient ensuite. Je comptais refaire l'itinéraire de Matthiessen à quarante-cinq années de distance. Lors de cette marche, Hesse, Terzani et lui étaient les auteurs dont je me sentais le plus proche.

Dans un voyage comme celui-là, le temps pour lire et écrire ne manque pas. On part en se disant que les journées seront éprouvantes et chargées, et c'est vrai, mais on ne peut pas marcher en montagne plus de six ou sept heures d'affilée, si on le fait vingt jours de suite. Nous quittons notre tente au lever du soleil et, peu après midi, dressions déjà le camp où nous passerions la nuit. Dans un monde sans téléphones, ordinateurs, télévisions, j'avais l'impression de replonger dans l'adolescence, cette époque de grand vide où, pour tirer jusqu'au soir, il ne restait qu'à parler avec un ami, ou ouvrir un livre.

Le moment de l'écriture arrivait en fin d'après-midi. Mon seul réconfort était une gourde de whisky écossais que je rationnais pour qu'elle me tienne jusqu'à la fin : dans le froid des 4000 mètres, avec la toux et la légère fièvre qui sont le lot de la haute altitude, je buvais du whisky dilué dans de l'eau bouillante, la panacée. Dans mon carnet, je ne mettais aucune pensée. Je m'étais fixé comme règle de m'en tenir strictement à la description de ce que je voyais, et m'interdisais toute photographie. Je voulais me servir de mon œil relié à ma main comme d'un appareil photo et, dans le temple le plus sacré que je croisai sur mon chemin, une source jaillissant d'une paroi rocheuse là où tout était aride et désert, je passai de l'eau sur mes paupières et mes lèvres et formulai cette prière : « *Faites que j'aie de bons yeux pour regarder et que je trouve les mots pour raconter ce que j'ai vu.* » Je crois que c'est là que réside le sens de mon écriture. ■

Traduit de l'italien par Anita Rochedy



ROBERTA ROBERTO

PAOLO COGNETTI est un écrivain italien, né en 1978. Il est notamment l'auteur du « *Garçon sauvage* » (Zoé, 2016), des « *Huit montagnes* » (Stock, 2017) et de « *Sans jamais atteindre le sommet* » (Stock, 2019).

Pouvoir ne pas sortir, par Imma Monso



LM PALOMARES

IMMA MONSO est une écrivaine catalane. Elle a notamment publié « *La Femme pressée* » (Robert Laffont, 2013), « *Un sacré caractère* » et « *L'Anniversaire* » (Jacqueline Chambon, 2014 et 2019)

« Le huis clos », avec Imma Monso, Franck Bouysse et Burhan Sönmez. Jeudi 14 mai, à 20 heures

J'ai toujours adoré le huis clos. Les espaces fermés, l'isolement, les chambres, les espaces réduits. Enfant, je passais l'hiver dans une ville submergée par le brouillard. Obligée de sortir pour aller à l'école, j'attendais le beau temps avec impatience pour ne plus sortir. En juin, je partais à la campagne et je restais jusqu'au mois de septembre chez mes grands-parents. C'était une maison adossée à une petite école entourée de forêts, car ma grand-mère était institutrice dans un village épars, constitué de fermes et maisons isolées, au pied du Montseny.

On ne voyait personne sauf le facteur trois fois par semaine, que je ne voyais pas non plus puisque je restais tout le temps dans ma chambre. J'adorais. Mes grands-parents s'inquiétaient. « *Victoria! Elle s'est enfermée de nouveau?* », criait mon grand-père. « *Je ne la vois pas dehors!* », disait-il. « *Elle va tomber malade* », s'inquiétait ma grand-mère, car ils avaient tout l'air pur à me donner et ils n'avaient que ça, tandis que moi je ne rêvais que de rester cloîtrée à la maison

ou bien à l'école déserte qui, avec ses encrènes en porcelaine, ses cartes accrochées au mur, sa balance ancienne avec les poids et la planche murale des os, muscles et nerfs, offrait un encouragement inouï à toutes sortes de rêveries. C'est pourquoi j'ai longtemps caressé le rêve de pouvoir un jour rester confinée entre quatre murs.

Pendant, ce rêve, je n'ai réussi à le réaliser que cinquante ans après. Quand, il y a quelques années, j'ai enfin pu abandonner mon travail à l'extérieur, j'ai tout de suite compris que mon petit appartement ne me suffisait pas : j'avais besoin d'un espace plus réduit. Je me suis installée dans ma chambre, mais puisque même ses douze mètres carrés me paraissaient trop, j'ai choisi d'habiter mon lit. Une décision, il faut le dire, qui s'est avérée être une des plus enrichissantes de ma vie.

L'autre confinement

Jusqu'à maintenant. Mais depuis deux mois, malheureusement, le confinement n'a plus à mes yeux le charme qu'il avait. Strictement enfermés depuis mars, les premiers jours ont été beaux et terribles, excitants et éfrayants. Nous, les confinés vocationnels et pascalien, déjà et depuis toujours convaincus que le malheur est dans la rue et le bonheur dans la chambre, avons eu le

sentiment d'avoir raison pour la première fois et avons pu déculpabiliser de notre manque d'intérêt à sortir. Cette première phase a été d'une grande beauté ; en plus d'apaiser les remords de notre conscience agoraphobique, nous avons plongé dans un temps suspendu qui était en accord parfait avec notre soif de calme et de silence : il n'était plus nécessaire de se lever à 6 heures du matin ou de lire jusqu'à 3 heures la nuit pour avoir l'impression d'être seul au monde. Le monde extérieur et le monde intérieur se confondaient dans une harmonie sans précédent.

Par la suite, le bonheur s'est étioilé. Les morts ont commencé à peser, les mauvaises nouvelles à aigrir les esprits et l'excès de virtualité à nous submerger, suscitant un état bizarre de manque de solidité du corps. Pendant ces derniers jours, j'ai beaucoup réfléchi aux origines de notre malaise général, mais aussi à ceux de mon malaise particulier, que j'imagine provoqué par le fait d'être obligée d'accomplir comme un devoir ce dont j'ai rêvé toute ma vie comme une liberté. Bref, comme mes concitoyens, j'attends, anxieuse, la fin du confinement. Pas pour sortir, mais pour dissiper l'impuissance de ne pas pouvoir sortir et reprendre la puissance de pouvoir de ne pas sortir. ■